

**Les sciences humaines**  
***Sociologie et philosophie* d'Emile Durkheim : le social et le mental**

Frédéric Keck

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

Le recueil *Sociologie et philosophie* rassemble des textes de Durkheim parus à des dates différentes et portant sur des objets variables. On s'efforcera ici de ressaisir l'unité de la démarche de Durkheim à partir d'un problème précis.

Partons de la confrontation entre sociologie et philosophie telle qu'elle fut organisée par Célestin Bouglé lorsqu'il rassembla ce recueil. La sociologie, ayant acquis son indépendance comme science, se retourne vers la philosophie avec laquelle elle a d'abord rompu. Plutôt qu'une rivalité entre deux entreprises théoriques concurrentes, où l'une essaie de couronner l'autre, il s'agit d'une rencontre sur un terrain commun où la philosophie accepte de poser ses questions – le rapport de l'esprit et du monde – en examinant des données empiriques – le mental – et où la sociologie vient théoriser son propre objet : le social. La signification de cette rencontre doit se lire en deux sens. D'une part, le social constitue lui-même une forme d'activité mentale, c'est-à-dire qu'une société est un ensemble d'idées et de croyances – conception essentielle pour une sociologie qui a mis au cœur de ses préoccupations le problème de l'éducation. D'autre part, et plus profondément, le mental est déjà une forme d'activité sociale, puisqu'il consiste en une *association* d'idées – notion qu'il faut entendre au sens de la psychologie associationniste mais plus encore en un sens sociologique : l'association n'est pas

une simple relation entre des idées ou des individus, elle produit une réalité nouvelle. C'est la grande découverte de Durkheim : le social constitue « une synthèse *sui generis* » à partir des individus séparés. Durkheim critique ici la psychologie associationniste en tant qu'elle reste tributaire de l'épiphénoménisme, selon lequel une idée n'est rien d'autre qu'un phénomène cérébral présenté à la conscience : cette théorie ignore que le mental est une réalité dotée de sa consistance propre ; elle est le corrélat d'une sociologie qui ne voit dans le social qu'une somme d'individus. L'associationnisme n'est qu'un raffinement de l'épiphénoménisme s'il conçoit le mental comme le produit de relations de contiguïté entre des processus cérébraux ; mais il s'approche de la réalité du mental s'il parvient au niveau des relations de ressemblance où des forces internes aux idées apparaissent. C'est en ce sens qu'on peut décrire le mental comme un ensemble de *représentations* : le terme ne fait pas tant ici référence à une copie des objets extérieurs à l'intérieur de l'esprit qu'à l'activité constitutive par laquelle la conscience ajoute quelque chose aux processus cérébraux. La conscience n'est pas seulement ce qui présente un phénomène cérébral dans sa lumière de façon ponctuelle, elle le re-présente et le redouble pour produire une nouvelle réalité. Il faut comprendre ainsi l'analogie du social et du mental : de même que la société ne se réduit pas à la somme des individus mais constitue quelque chose en plus, de même la pensée ne se réduit pas aux relations entre des idées mais produit une réalité autonome.

Cette analogie entre le social et le mental prend sens sur fond d'une autre analogie, entre le social et le vital. La sociologie s'est constituée comme une science autonome lorsqu'elle a refusé de prendre pour modèle l'organisme biologique. De même la philosophie ne peut étudier la pensée que si elle renonce à la décrire comme composée de processus organiques. Durkheim a montré, notamment dans *Le suicide*, qu'il y a une *vie sociale* qui suit ses propres lois de naissance et de mort, c'est-à-dire que les courants de mortalité et de vitalité qui parcourent une société ont des causes sociales et non biologiques. De même, il y a une *vie mentale* qui connaît son propre développement. C'est pourquoi Durkheim pose ici le problème de la persistance des représentations. Dans les théories épiphénoménistes et associationnistes, la conscience apparaît et s'éteint pour des raisons purement organiques ; le phénomène de la mémoire montre au contraire que les représentations se conservent et ont leur vie propre. Le mental ne se rajoute donc pas aux processus organiques comme une pensée pure : il constitue un domaine de variations spécifiques, qui se prête à l'observation, mais qui ne peut être rabattu sur les variations proprement organiques. Par l'analogie du social et du mental, la sociologie rencontre ainsi la philosophie dans l'affirmation de l'autonomie de son domaine propre contre sa réduction au vital<sup>1</sup>.

Ce qui est commun au social et au mental, c'est donc qu'ils constituent une *vie représentative*. Le social a ses représentations (emblèmes, drapeaux, symboles religieux...) comme le mental a les siennes (idées, croyances, désirs...). Parler de vie représentative, c'est dire que ces représentations varient selon des lois propres indépendamment de leur substrat matériel : les symboles religieux prolifèrent en décollant du milieu social où ils ont été formés<sup>2</sup>, les idées s'attirent entre elles indépendamment des processus cérébraux. Il faut donc concevoir un tout des représentations où chacune est en relation avec les autres. Mais ici se pose un problème : quel est le lieu où attacher ce tout des représentations ? Ce ne saurait être la conscience, puisque celle-ci éclaire toujours une représentation particulière. On est donc amené à concevoir des représentations inconscientes, c'est-à-dire des représentations qui établissent leurs relations en dehors de la conscience. Or, sur ce point, la sociologie dispose d'un privilège sur la psychologie : elle peut concevoir des représentations qui ont une permanence en dehors

---

1 Cette analogie entre des niveaux hiérarchisés du réel est due à l'influence de la thèse d'Emile Boutroux, *De la contingence des lois de la nature*, mais elle est inspirée indirectement de la classification des sciences d'Auguste Comte et du refus de l'explication du niveau supérieur par le niveau inférieur.

2 Cf. *Sociologie et philosophie* (noté désormais SP), Paris, PUF, 1996, p. 43.

de leur saisie par une conscience individuelle, ce sont ces symboles religieux dont elle étudie les formes. Le caractère spécifique des représentations collectives, c'est l'obligation, notion qu'il faut prendre dans son double sens : elle lie entre eux les individus, mais en les attachant à une source extérieure à eux. Les représentations collectives indiquent en elles-mêmes leur caractère de représentations : elles « portent, d'une manière visible, la marque de leur origine. »<sup>3</sup> Mais alors on peut concevoir au niveau du social ce qu'on ne peut qu'imaginer au niveau du mental : une conscience à laquelle apparaît le tout des représentations. C'est la conclusion que tire Durkheim lorsqu'il introduit la notion de conscience collective.

Il semble alors que l'analogie entre le social et le mental ait cédé la place à une réduction du mental au social. Et ici il y a comme un coup de force de la sociologie contre la philosophie, l'imposition d'un concept sociologique qui couvre tout le champ de la philosophie. Il suffirait en effet de transférer à la société tous les objets de la philosophie pour résoudre ses problèmes. Durkheim peut ainsi affirmer que « c'est de la société que nous vient tout l'essentiel de notre vie mentale. »<sup>4</sup>

Une telle réduction du mental au social conduit à poser trois questions :

Le social est-il une *forme supérieure* du mental ? Les représentations collectives sont-elles des composés de représentations individuelles ? La conscience collective est-elle l'association des consciences individuelles ? C'est la question que pose par exemple Gurvitch<sup>5</sup>.

La *diversité* du mental n'est-elle pas niée par sa subordination à l'unité de la conscience collective ? Ne peut-on pas affirmer au contraire l'existence de différentes « mentalités » en fonction des différentes formes sociales ? Les représentations collectives ne diffèrent-elles pas selon les divers milieux matériels où elles apparaissent ? Comment, autrement dit, rendre compte des variations historiques et géographiques du social ? C'est la question que pose Lévy-Bruhl<sup>6</sup>.

Si le social est une forme du mental, quelle est sa *réalité* ? En quoi n'est-il pas une hallucination ? C'est la question la plus difficile, celle que Durkheim se pose tout au long de son œuvre.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)**

---

3 SP, p. 34.

4 SP, p. 107.

5 Cf. G. Gurvitch, « Le problème de la conscience collective dans la sociologie de Durkheim » in La vocation actuelle de la sociologie, Paris, PUF, 1950, vol. II.

6 Cf. L. Lévy-Bruhl, Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, Paris, Alcan, 1910, p. 19 : « A des types sociaux différents correspondront des mentalités différentes, d'autant plus que les institutions et les mœurs mêmes ne sont au fond qu'un aspect des représentations collectives. (...) L'étude comparative des différents types de sociétés humaines ne se sépare pas de l'étude comparative des représentations collectives. »